

Le Bonheur de Lucia

René Barral

Le Bonheur de Lucia



© Centre France Livres SAS, 2017.
© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0099-3

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À trois soleils, Léa, Kévin, Sarah.
À mon épouse, Anne-Marie.
À la mémoire de mon père, mineur,
gravement blessé lors d'un éboulement
à la mine des Malines.*

*Le bonheur est la plus grande des conquêtes,
celle qu'on fait contre le destin
qui nous est imposé.*

Albert CAMUS, Lettre à un ami allemand.

Domaine de Grand-Puy, septembre 1950

Roger Paillès tira sur les guides et arrêta le cabriolet sur une hauteur qui dominait la vigne du Puech, la plus importante du domaine de Grand-Puy. De son promontoire, le régisseur pouvait observer à loisir la *colle*¹ qui s'activait dans les rangées de ceps et il hocha la tête d'un air satisfait. Dans moins d'une heure, les vendanges seraient terminées et on pourrait faire la fête qui se préparait déjà au mas. Il s'avança un peu pour libérer le chemin, la charrette arrivait, allant charger un voyage de comportes pleines de grappes gorgées de jus. Avec un peu de chance, elle serait de retour à la cave avant que l'orage n'éclate. Il ne resterait plus, alors, aux charretiers qu'à revenir chercher la fin de la récolte. Peu importe, maintenant, si la pluie

1. *Terme régional des Cévennes désignant l'ensemble des vendangeurs : coupeurs de raisins, videurs de seaux, « porteurs » de comportes.*

tombait ; il avait tant craint une catastrophe, en ce dernier jour !

Le régisseur fit avancer le cheval et leva la tête. Depuis l'aube, des brumes de plus en plus épaisses mêlées de crachin étaient venues du sud, recouvrant peu à peu le pays tout entier, le retranchant du monde dans une chaleur lourde, suffocante. Puis le ciel s'était dégagé sous l'effet de brusques rafales d'un vent violent, laissant filtrer une lumière glauque, presque jaune ; mais maintenant de gros nuages gonflés comme des outres pleines menaçaient de crever à tout instant.

« Pas sûr que l'orage nous laisse encore une heure pour terminer », songea le régisseur en claquant la langue pour faire avancer le cheval qui obéit, docile.

Il soupira. Ces premières vendanges en tant que régisseur de Grand-Puy n'avaient pas été faciles à organiser. Il y avait déjà cinq ans que la guerre était terminée et, en cette année 1950, l'activité repartait partout, aussi devenait-il difficile de trouver de la main-d'œuvre occasionnelle pour un travail pénible et relativement mal payé.

Il avait quand même réussi à recruter, pour le compte de Louis Massebiau, le maître du domaine, un groupe disparate de femmes, quelques jeunes garçons et filles de la ville voisine ainsi que des Espagnols établis dans le pays après avoir fui le régime de Franco, avant la guerre. Les domestiques avaient fini de renforcer cette équipe et, ma foi, il pouvait se sentir satisfait du résultat. Bien sûr, il y avait eu des tiraillements quand il avait imposé de travailler une heure et demie de plus les jours précédents. Le temps menaçait et il fallait accélérer pour mettre le plus vite possible la récolte à l'abri. Mais après la promesse d'une petite prime obtenue auprès du maître, les choses étaient rapidement rentrées dans l'ordre.

En passant devant les charretiers, il leur demanda de faire fissa et se présenta au bout des dernières rangées de ceps, là où se trouvait la colle en train de terminer. Il descendit du coupé, prit le sac où il avait entassé deux bouteilles de vin, de l'eau et du sirop, puis il s'avança vers les vendangeurs, indifférent au fait d'être observé, sachant que ses visites n'étaient jamais appréciées.

Le régisseur était un homme d'une trentaine d'années, grand, sec, les traits anguleux, la casquette perpétuellement vissée sur l'oreille. Il cachait ses rares sourires et la proéminence de sa denture par une moustache à la gauloise et le regard de ses petits yeux noirs, perçants comme des vrilles, n'attirait guère la sympathie. Ce célibataire à qui on ne connaissait aucune liaison n'était pas dupe du sentiment qu'il inspirait, mais aujourd'hui il était content que la vendange se termine en ayant évité les intempéries et il avait pensé que ce serait une bonne chose d'amener à boire à tout le monde pour marquer la fin de la campagne.

— Hé, té, le pisse-vinaigre, l'emmerdeur, ironisa Marcelle, une femme d'une cinquantaine d'années qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

— Un faux-cul ! laissa tomber un porteur en se tournant pour cracher à terre. Chien qui se couche devant son maître, chien de garde teigneux avec les domestiques.

Tous regardaient à la dérobée l'homme qui venait vers eux et ne cessait, depuis le début des vendanges, de faire la navette entre la cave et les vignes, harcelant les uns et les autres au moindre

relâchement quand on prenait simplement le temps, les mains sur les hanches, de redresser des reins douloureux ou pour houspiller une « coupeuse » qui avait trois ou quatre souches de retard sur ses voisins. Mais en cette fin d'après-midi, le régisseur se mêla aux vendangeurs et se laissa aller à plaisanter, faussement bonhomme, interrogeant familièrement les uns et les autres, presque disert. Et il souriait, ce qui constituait en soi une sorte d'événement. Il faut dire qu'au premier coup d'œil il avait constaté qu'il ne restait plus que quelques souches pour en finir, on pouvait enfin se détendre.

Il s'avança au bout de la rangée, renversa une comporte vide pour s'en servir de table sur laquelle il disposa les bouteilles et les gobelets qu'il avait amenés, puis il apostropha les vendangeurs :

— Holà ! vous autres, venez un peu ici. Il y a à boire pour tout le monde. La récolte a été bonne, ça s'arrose.

Ils se redressèrent lentement, un peu incrédules.

— Té, pardi, grommela un Espagnol à la face toute ridée. Cé con y nous a pressé coume des

citrons, et maintenant qu'il a ou cé qu'il voulait, y fait lo gentill.

Marcelle, qui se trouvait à côté de lui, eut une grimace significative et renchérit :

— J'aimerais pas être domestique à Grand-Puy...

En fait, chacun s'approchait sans hâte de la table improvisée et personne n'avait vraiment envie de sourire. Le régisseur avait beau afficher un air affable, chacun se souvenait des remarques désagréables qu'il avait dû supporter durant ces vingt jours de campagne. Quelquefois, il s'était même montré odieux, rabrouant méchamment les uns et les autres, surtout les jeunes, filles ou garçons. Il était bien temps d'être aimable ! Personne, d'ailleurs, n'était heureux d'avoir à participer à cette fête de fin des vendanges prévue à Grand-Puy. Mais il fallait bien en passer par là pour récupérer les enveloppes de la paye que le maître avait préparées, un salaire durement gagné suivant un barème bien établi.

Lucia, elle, n'attendait pas grand-chose. Elle savait qu'elle devrait se contenter d'une petite prime ajoutée au maigre pécule qu'accordait, de mauvaise grâce, Louis Massebiau à ceux qui,

orphelins, avaient été « placés », très jeunes, au domaine. Comme Alain, un garçon de quatorze ans qui coupait les raisins avec elle et aussi Martin, plus âgé, qui était charretier. Des gages de misère qui ne permettaient même pas d'économiser pour l'avenir, lorsqu'elle serait enfin majeure. Elle soupira. Encore trois ans à ronger son frein.

Paillès l'interpella :

— Eh bien, Lucia, tu ne t'approches pas ?
Un peu de vin ?

Perdue dans ses pensées, la jeune femme se tenait à l'écart. Elle s'avança.

— Non, monsieur, juste de l'eau, s'il vous plaît.

Lucia se méfiait de ce régisseur, de ses manières brutales, de ses regards équivoques qu'elle surprenait, parfois, et qui la mettaient en garde. Elle préférait de loin le précédent, M. Joseph, que Louis Massebiau avait congédié alors qu'il venait à peine de succéder à son père, Anthelme, au prétexte qu'il était complaisant avec les domestiques et qu'il agissait trop à sa guise en ce qui concernait la conduite du domaine. Pourtant, Joseph se montrait exigeant et compétent, mais il était humain

et respectueux, ce qui n'était pas le cas de Paillès. Celui-ci se faisait craindre de tout le personnel de Grand-Puy qui le fuyait, sachant qu'il s'emportait facilement.

Toutefois, Lucia ne courbait pas l'échine. Lorsqu'il arrivait à Paillès de la rabrouer devant les autres, la plupart du temps pour le simple plaisir d'affirmer son autorité, elle plantait son regard dans celui du régisseur qui braillait de plus belle. Mais elle ne baissait pas la tête. Jamais. Cela faisait déjà six ans qu'elle avait été placée à Grand-Puy et la vie de misère, de bouleversements qui était la sienne depuis sa naissance lui avait au moins appris à se défendre. Ainsi, par fierté, et pour le tenir à distance, lui donnait-elle à tout bout de champ du « monsieur », poli, mais réservé, sachant que cela l'agaçait. Pourtant, depuis quelque temps, il se montrait plus aimable avec elle, aussi redoublait-elle de prudence.

Elle prit le verre qu'il lui tendait, souriant.

— Eh bien, Lucia, pas trop fatiguée ? demanda-t-il. C'est dur les vendanges...

— Oh ! Monsieur, j'ai commencé toute petite, j'ai l'habitude...